Quarante-sixième année. — N° 122. (EDITION DU MATIN) JEUDI 2 MAI 1901.

L'ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS INDUSTRIELS

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 16 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5, et à la librairie Watteeuw, rue Saint-Jacques, 39. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46 rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Lemesre, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

ROUBAIX N° de l'Agenda

LA GRÈVE GÉNÉRALE

Les mineurs français — ceux du moins qui ont pris part au scrutin de dimanche — ont donc voté la grève générale. Si, mal conseillés, ils ont l'imprudence de mettre leur projet à exécution, leur décision peut être pour l'industrie et le commerce de notre pays une cause de ruine ou tout au moins de grand affaiblissement.

Cette triste conséquence est presque fatale. Jamais les Compagnies minières étrangères ne sauront fournir assez de combustible pour alimenter notre consommation. Les Compagnies le pourraient-elles en théorie, qu'en réalité elles en seraient empêchées par leurs ouvriers; ceux-ci par esprit de solidarité envers leurs camarades français, se refuseraient à augmenter sensiblement la quantité de charbon à extraire.

A bref délai, la plupart des usines et des chantiers seraient inévitablement obligés de fermer leurs portes, faute de force motrice, et les ouvriers, réduits à la plus désolante misère. Le Gouvernement incapable de fournir longtemps des vivres à la masse populaire surexcitée par les privations, verrait se dresser devant lui le mouvement révolutionnaire le plus formidable auquel on aurait assisté jusqu'ici.

La faim est mauvaise conseillère ; tous ces malheureux sans ressources ne tarderaient pas à prendre de force ce qu'ils ne pourraient plus se procurer par le labeur quotidien. Ce serait la guerre civile avec toutes ses horreurs, suivie nécessairement de répressions sanglantes et terribles.

L'ordre rétabli, on voudrait recommencer à travailler. Hélas, il serait trop tard ; les concurrents étrangers nous auraient supplantés sur tous les marchés.

La lecture des journaux socialistes est, en ce moment, curieuse et instructive. En général, ils ne parlent de ce referendum pour ou contre la grève que très vaguement, évitant même de prendre position dans le débat. Quelques-unes de ces feuilles osent cependant avouer qu'elles considèrent la tentative des mineurs comme impraticable et inopportune. En un mot, les dirigeants du parti socialiste paraissent au moment suprême manquer de courage ; ils sont effrayés du chemin parcouru et voudraient revenir en arrière.

Les mineurs auraient le droit de s'étonner du peu d'entrain montré par ceux qui, depuis de longues années, prêchent parmi eux la révolution et préconisent la grève générale comme étant le moyen le plus propice pour passer du régime social actuel au paradis collectiviste, objet de leurs rêves et de leurs espérances.

Dernièrement encore on répandait, dans tous les centres industriels, une brochure consacrée uniquement à expliquer aux travailleurs la façon pratique de faire éclater la grève générale. Ecrite dans un style simple et clair, mise à la portée de toutes les intelligences, cette brochure était destinée, semblait-il, à décider les hésitants à participer au mouvement gréviste ou du moins à le favoriser, en ce qui concerne les ouvriers autres que les mineurs.

Non, ces discours, ces articles, même cette dernière brochure, tout cela n'était que farces et clowneries. Ce que les meneurs révolutionnaires voulaient, c'était faire de l'agitation, susciter des grèves partielles espérant préparer ainsi les élections prochaines et décrocher quelques mandats à la Chambre des députés et aux Conseils municipaux.

L'ouvrier qui est simple et loyal, n'a pas compris à quelle sauce on voulait exactement l'accommoder. On lui a dit : « Fais la grève générale ; là est le salut ! » ; il a entendu cet appel et demande pour l'instant à voir réaliser les idées qu'il a si souvent entendu développer dans les Clubs.

Très ennuyés par le vote de dimanche, les chefs du parti socialiste s'efforcent de trouver une porte de sortie, voulant éviter à tout prix la grave éventualité de la grève générale. Ils font remarquer avec raison que le nombre des abstentionnistes a été beaucoup supérieur à celui des votants. S'appuyant sur cette constatation, ils insinuent doucement à la Fédération nationale des mineurs de considérer les abstensionnistes comme ayant voté contre la grève.

Cette manœuvre est très habile ; mais le Congrès de Lens en avait décidé autrement. Considérera-t-on ses délibérations comme nulles et non avenues ? C'est ce que nous nous saurons bientôt.

En attendant, M. Millerand, en villégiature sur la côte d'azur, est rentré précipitamment à Paris. Aura-t-il assez de pouvoir pour empêcher les mineurs de mettre ses conseils en pratique ?

A. R. F.

Informations

SUICIDE DE DEUX JEUNES ÉTUDIANTS

Aix-en-Provence, 30 avril. — Un double suicide a mis, hier, en émoi les habitants de la rue Emeric-David. Deux jeunes étudiants, M..., âgé de 20 ans, fils d'un haut fonctionnaire de la marine, et C..., âgé de 19 ans, fils d'un ancien gouverneur des colonies, retiré à Aix, se sont suicidés dans une chambre qu'ils avaient louée, samedi dernier, dans le but de mettre leur funeste projet à exécution.

Les deux malheureux se sont servis de la même arme. Ils avaient, avant de rentrer chez eux, absorbé plusieurs verres de whisky dans un grand café du cours Mirabeau.

Chacun d'eux avait adressé à ses parents une lettre éplorée dans laquelle il se disait « las de la vie » et demandait pardon pour ses adieux en vers.

Lorsqu'on accourut au bruit des détonations, M... avait déjà cessé de vivre ; quant à son camarade, on désespère de le sauver.

Aix-en-Provence, 30 avril. — M. Chaudié, l'un des deux étudiants qui se sont suicidés, a succombé, ce matin ; M. Chandié père, remplacé, on le sait, au Sénégal par M. Ballay, lors de la fièvre jaune, est aujourd'hui inspecteur général des Colonies. L'explication déjà donnée d'un double suicide par simple dégoût de l'existence ne suffit pas à éclaircir le mystère. D'après certains bruits, une jeune femme serait mêlée à ce drame.

LA REVOLTE DE L'ECOLE DE GRIGNON

Versailles, 30 avril. — Les élèves de l'Ecole d'agriculture de Grignon, qui s'étaient mis en grève, ont fait leur soumission ce matin, sur la promesse ministérielle qu'une enquête serait faite au sujet de leurs réclamations.

Les cours ont repris à midi, dans le plus grand calme. Le conseil d'ordre de l'Ecole a décidé de ne recourir à aucune mesure disciplinaire, pour les faits de cette grève inattendue. Le surveillant Guirard, qui avait été l'objet de manifestations malveillantes, conserve son poste et rien ne sera changé dans le personnel.

UNE PREMIERE A L'OPERA-COMIQUE

Paris, 30 avril. — L'Opéra-Comique a donné hier soir la première représentation de l'« Ouragan », drame lyrique en quatre actes, livret de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Bien qu'écrite sur un livret légèrement nébuleux, la partition de M. Bruneau comptera parmi les meilleures œuvres du compositeur.

L'action se déroule dans un milieu conventionnel. Les auteurs ont voulu nous parler de l'humanité tout entière, et il nous a paru que l'intrigue et les sentiments contenus dans ces quatre actes n'avaient pas les proportions suffisantes pour justifier cette prétention. Cela n'enlève rien, d'ailleurs, au mérite de la partition.

M. Maréchal a un rôle très court. Mlle Delna a été superbe.

L'ACQUISITION D'UN TABLEAU PAR LE ROI DES BELGES

Paris, 30 avril. — Le roi des Belges s'est rendu acquéreur, au Salon de la Société nationale des beaux-arts, du tableau de M. Gilsoul, « Paysage du littoral belge ».

LES TRAINS OUVRIERS. — TARIFS REDUITS CARTES D'ABONNEMENT

Paris, 30 avril. — On annonce que M Pierre Baudin, ministre des Travaux publics, vient de demander aux Compagnies de chemin de fer d'appliquer la création des trains à tarifs réduits, dits ouvriers, avec délivrance de cartes d'abonnement hebdomadaires dans la périphérie des centres industriels importants qui en sont aujourd'hui privés.

A ENCADRER

Dernièrement, raconte un de nos confrères, un colonel d'infanterie écrivait au ministre de la guerre pour lui demander que la pension de retraite de la cantinière de son régiment fût liquidée prématurément. La brave femme était, en effet, devenue tellement obèse que son service en souffrait.

Or, voici, dans toute sa saveur, la réponse que lui fit adresser le général André :

« Avant de prendre une décision sur le cas de Mme X..., le ministre désirerait savoir « si l'obésité en question a été préjudiciable dans le service ».

Le général André aspirerait-il à remplacer... la porte monumentale ?

Mme OTERO ET SON COUTURIER

Paris, 30 mars. — Devant la chambre du tribunal de la Seine, vient de comparaître la belle Otero, qui est en procès avec son couturier pour une robe de 900 francs qu'elle refuse de payer.

L'entrée de la belle Otero dans la salle d'audience, bondée de tous les avocats du palais, a causé une aimable sensation. Mme Otero explique que cette robe n'a pas été livrée. Le couturier répond que cette robe n'a pas été livrée parce que sa cliente a refusé de la payer.

La première vendeuse de la maison de couture explique que Mme Otero est venue deux fois seulement pour essayer. La première fois la robe n'était pas prête ; la seconde fois il fallait attendre un quart d'heure. Mme Otero n'a pas attendu.

La plaignante explique qu'ayant fait 40.000 francs de commandes, elle avait droit à des égards. Le tribunal a remis la décision à huitaine. Il a fallu dix minutes pour évacuer l'auditoire.

ENCORE UN MARI MEURTRIER ACQUITTE

Paris, 30 avril. — Le nommé Pisoir, dit Delmarre, artiste de plusieurs concerts parisiens, a comparu aujourd'hui devant la cour d'assises d'Avignon, pour meurtre de l'amant de sa femme dans sa villa à Cavaillon. L'accusé a été acquitté. Sa femme qui a été prise d'une crise nerveuse n'a pu déposer.

TERRIBLE EBOULEMENT

Moutiers, 30 avril. — Un terrible éboulement s'est produit ce matin entre Moutiers et Aigueblanche.

Plus de 1000 mètres cubes de rochers sont descendus de la montagne, entraînant tout sur leur passage. La route nationale n. 90 a été détruite sur une longueur de 50 mètres.

Les communications télégraphiques et téléphoniques sont coupées. Toute une plantation de pins a été rasée.

ALPINISTES DISPARUS

Grenoble, 30 avril. — Deux alpinistes, M. Scholastique, âgé de vingt ans, et le soldat secrétaire d'intendance Chabert, étaient partis, dimanche matin, pour exécuter l'escalade du Casque de Néron, d'une altitude de 1.305 mètres, pic situé à trois kilomètres de Grenoble et dont l'ascension est exceptionnellement dangereuse.

Ils ne sont pas rentrés. On craint une catastrophe. Une compagnie de chasseurs alpins vient de partir à leur découverte.

FIN DE LA REVOLTE EN ALGERIE

Alger, 30 avril. — La révolte des Ben-Asser en Algérie est aujourd'hui complètement étouffée. Les meneurs et plus de 200 Arabes qui les avaient suivis ont été faits prisonniers. Les colons de la région révoltée reprennent confiance.

UN VOL DE 100.000 FRANCS A MONACO

Monaco, 30 avril. — Un vol de 100.000 fr. de bijoux a été commis hier à Monaco, au préjudice de la veuve d'un général russe, par un ingénieur italien qui a pris le train pour Marseille et dont le signalement vient d'être envoyé partout. C'est un nommé Olendo, âgé de 35 ans.

LE NOUVEAU JACQUES L'EVENTREUR

Berlin, 30 avril. — On sait que la police vient d'arrêter à Ludwigshafen un assassin recherché depuis longtemps, et qu'on avait surnommé le nouveau Jacques l'Eventreur. Il est accusé d'avoir assassiné et mutilé horriblement dix-huit femmes.

Il a été arrêté dans des circonstances assez bizarres. Deux des meilleurs détectives allemands qui s'étaient déguisés en jeunes femmes, se promenaient le soir dans le quartier mal famé de la ville, lorsque des cris les attirèrent dans une ruelle obscure. Ils aperçurent le misérable qui venait de faire une nouvelle victime ; ses deux mains étaient encore rouges de sang.

Depuis deux semaines, un meneur de bestiaux, nommé Demain, était en prison, accusé de tous les crimes commis par ce monstre.

CRISE MINISTERIELLE PROBABLE A BERLIN

On parle de l'éventualité possible d'une crise ministérielle provoquée par le refus du Landtag de voter les canaux. M. de Miquel et de Hammerstein se retireraient.

M. MAC-KINLEY EN VOYAGE

Le président des Etats-Unis vient de se mettre en voyage pour six à sept semaines. Il dirigera les affaires de l'Etat de son wagon.

RACONTARS

Paris, 30 avril. — On lit dans la « Croix » de ce soir :

« Certains journaux et quelques agences se livrent depuis l'ouverture des vacances parlementaires, à un jeu de fausses nouvelles aussi sensationnelles que déplacées concernant le Vatican et son haut personnel.

» Un télégramme insolent a même été lancé par une agence officieuse :

« Le Pape est disposé à lâcher (!) les Congrégations du » Portugal, d'Espagne et de France. »

» Dire ces choses après l'admirable lettre de Léon XIII au cardinal Richard sur les Congrégations et son récent discours au consistoire, c'est insulter grossièrement le chef de l'Eglise.

» Dernier racontar, enfin : le cardinal Rampolla donnerait sa démission, deviendrait Préfet de la Propagande à la place du cardinal Ledochowski et serait remplacé à la secrétairerie d'Etat par le cardinal Ferrata, ancien nonce à Paris.

» Ce bruit est aussi faux que les précédents, absolument faux.

» On se demande vraiment à quoi espèrent aboutir ceux qui prennent la peine de lancer toutes ces fantaisies dans la circulation.

» La seule constatation qu'on puisse en déduire, c'est qu'on n'est pas sans inquiétudes en certains milieux politiques sur les graves conséquences que peuvent avoir, au point de vue religieux, les projets criminels des sectes contre les Congrégations. »

UN NOUVEAU TROPMANN

Le crime de Corancez

Une lettre de la petite Germaine à son père. Brière dans sa prison

Chartres, 30 avril. — Brière, dont l'état de santé s'améliore chaque jour, a reçu, hier matin, la lettre suivante de sa fille, la petite Germaine :

Paris, 28 avril.

Mon bien cher papa,

Je ne sais si ces quelques lignes te parviendront. Je suis bien peinée de te savoir si malheureux, toi qui a (sic) toujours été si bon pour nous. Je t'embrasse mille fois et ma tante aussi.

Ta fille désolée,

Germaine Barbas.

Le docteur Dudefroy n'a pas encore remis à l'ins-

BRIÈRE

l'assassin présumé de ses cinq enfants

truction son rapport sur l'autopsie et sur les blessures de Brière.

A la prison, Brière est toujours taciturne, il ne cause presque jamais avec son camarade de détention. L'inculpé reste presque continuellement couché, ou se promène de long en large dans sa cellule.

La plupart du temps, il ne fait pas attention aux paroles qu'on lui adresse. Quelquefois, disent ses camarades qui le gardent la nuit, il se réveille plusieurs fois. Il est toujours réveillé de très bonne heure, entre 4 heures et 4 heures et demie.

Nouvelle agitation dreyfusarde

Paris, 30 avril. — Le « Sunday spécial » de Londres a interviewé M. Hadamard fils, qui lui a dit qu'à Berlin, Vienne et Bruxelles, une vigoureuse impulsion va être donnée au recommencement de l'« Affaire » dès que le livre de l'ex-capitaine sera mis en vente, c'est-à-dire d'ici deux ou trois jours.

Il paraît que le livre de Reinach a laissé la France froide et indifférente. C'est pour essayer de la réchauffer que le livre de Dreyfus sera publié le même jour dans chaque capitale. La France gêne de nouveau l'Angleterre et l'Allemagne. Vite on reprend l'Affaire.

A signaler que déjà les bonnes feuilles du livre de Dreyfus ont été communiquées en premier lieu aux journaux socialistes qui en publient ce matin, des extraits copieux et choisis.

LE NOUVEAU SOUS-MARIN AMÉRICAIN

Son utilisation pour le service de navigation entre Calais et Douvres

New-York, 30 avril. — M. Holland, l'inventeur du sous-américain, a fait hier à New-York, une conférence dans laquelle il a assuré que les sous-marins feront bientôt le service de la navigation des courts trajets maritimes, notamment celui entre Calais et Douvres.

Les collisions seront rendues impossibles en faisant naviguer à des niveaux différents les bâtiments, dont la marche sera guidée par des câbles tendus d'une rive à l'autre.

Le conférencier, pour démontrer que ce n'est point là un rêve, annonce qu'il fera d'ici peu la traversée entre Calais et Douvres dans un sous-marin.

LE VERNISSAGE

Paris, 30 avril. — Malgré l'inclémence de la température, — une bise aiguë soufflant sur Paris, — il y a foule, cet après-midi, au Grand Palais pour le « vernissage » de la société des artistes français. Foule élégante, comme de coutume ; mais, l'on remarque peu de toilettes printanières. Les fourrures, ce 30 avril, ont fait réapparition.

Les Parisiens, habitués à ce genre de fête, ont, en quelque sorte, repris leurs habitudes d'antan, le cadre du Grand Palais rappelant singulièrement celui du défunt Palais de l'Industrie ; déjeuners bruyants aux environs, promenades à travers les salles les plus encombrées, à travers le jardin de la sculpture où on se montre les notabilités artistiques, littéraires, mondaines, etc.

C'est une tradition renouée, interrompue par l'exil à la galerie des Machines et dans les halls de l'avenue de Breteuil. Tout le monde en paraît très satisfait et on s'accorde à trouver l'installation générale très belle et de bon goût.

UNE CONSPIRATION NIHILISTE

Six cents arrestations en Pologne

Paris, 30 avril. — Le « Temps » reçoit la dépêche suivante :

« Breslau, 30 avril. — On annonce, ici, qu'on aurait opéré, dans la Pologne russe, de nombreuses arrestations. Six cents personnes auraient été emprisonnées sous l'inculpation de conspiration nihiliste.

« Deux cents personnes auraient été transportées à la forteresse de Varsovie. »

L'AFFAIRE DE HAUTE TRAHISON

LES PLANS

Montluçon, 30 avril. — Quelques journaux disent que les perquisitions opérées chez les ouvriers poursuivis à la requête de la Compagnie des forges de Châtillon-Commentry auraient donné des raisons de craindre que ceux-ci eussent livré des pièces ou des plans du nouveau canon à tir rapide de 75 millimètres.

Or, le canon réglementaire à tir rapide de 75 millimètres, nous dit-on au siège de la Compagnie, dont certains dispositifs sont de l'invention du colonel Deport, sont fabriqués non pas dans les ateliers de la Ville-Jozet ou de Saint-Jacques, mais à Bourges, dans les manufactures de l'Etat. C'est une raison suffisante pour que les plans n'en aient pas été dérobés à Commentry ou à Montluçon.

LE REFERENDUM DES MINEURS SUR LA GRÈVE GÉNÉRALE

Les résultats

Paris, 30 avril. — La Fédération des mineurs n'a pas fait connaître encore les résultats généraux complets du referendum de dimanche. Voici les nouvelles dépêches qui nous parviennent sur cette opération :

Saint-Etienne, 30 avril. — Le secrétaire de la Fédération des mineurs, M. Cotte, se refuse à faire connaître les résultats officiels du referendum, tant que le secret ne sera pas levé. Il déclare cependant que le résultat total n'est pas encore connu.

Lens, 30 avril. — Le Conseil d'administration du Syndicat des mineurs du Pas-de-Calais se réunira, ce soir, à Lens, pour récapituler les résultats des votes du referendum, et pour aviser aux mesures que comporte la situation.

Rive-de-Giers, 30 avril. — Les mineurs de Grand-Croix ont refusé toute communication sur le referendum relatif à la grève générale. On affirme néanmoins que la majorité y est opposée.

Rodez, 29 avril. — Sur 8.000 mineurs qu'on compte dans notre bassin houiller, 7.000 se sont abstenus. Voici les résultats pour ceux de la Compagnie Commentry-Fourchambault-Decazeville, dont le siège est à Decazeville.

Inscrits, 2.505 ; votants, 1.173 ; pour la grève générale, 1.119 ; contre, 52 ; ce qui fait 1.342 abstentions.

C'est par de vifs applaudissements et les cris de « Vive la Sociale ! » que ce dernier résultat a été salué; puis, un mineur a pris la parole pour bien représenter aux manifestants qu'ils venaient de s'engager sur l'honneur, par ce vote, à s'associer à la grève générale et à la soutenir quand elle serait proclamée.

Anzin, 30 avril. — C'est par 4.819 voix contre 1.762 sur 13.000 mineurs que la grève générale a été votée dans le bassin d'Anzin. Il y a donc eu 6.800 abstentionnistes. Ce matin, les mineurs n'ont pas chômé ; les descentes dans les puits ont été même plus nombreuses qu'elles ne le sont ordinairement.

Coup d'œil d'ensemble

Paris, 30 avril. — Voici les renseignements les plus récents sur le referendum organisé parmi les ouvriers mineurs.

Ainsi qu'on le sait déjà, il y a dans toute la France 162.000 ouvriers mineurs. Sur ce nombre, 62.000 seulement sont syndiqués.

Les résultats connus à cette heure permettent de constater qu'il y a eu 47.198 votants seulement. Les voix se répartissent ainsi :

Pour la grève 28.938
Contre la grève..... 18.696

Si l'on tient compte de 164 bulletins nuls, on retrouve le nombre de 47,198 votants.

Les voix se sont ainsi réparties par bassins ou régions :

Nord. — Pour la grève générale, 5.976 ; contre, 2.144.
Pas-de-Calais. — Pour, 6.196 ; contre, 11.183.
Allier. — Pour, 697 ; contre, 73.
Aveyron. — Pour, 1.117 ; contre, 52.
Haute-Loire. — Pour, 629 ; contre, 33.
Puy-de-Dôme. — Pour, 1.636 ; contre, 56.
Loire. — Pour, 6.100 ; contre, 130.
Sarthe. — Pour, 2.168 ; contre, 607.
Isère. — Pour, 120 ; contre, 17.

Il convient de remarquer que les bassins du Nord et du Pas-de-Calais où 25,000 mineurs ont pris part au scrutin comptent 80.000 mineurs. Dans un grand

---

FEUILLETON DU 2 MAI 1901. N° 10

LE SERGENT RENAUD

Par PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

V. — (SUITE)

Et partout on le vexait, parce que partout on lui parlait de son frère ; il approuvait en jouant remarquablement l'affection fraternelle, mais sa haine s'augmentait chaque jour. Il jalousait Brettecourt, il jalousait Vauchelles, il jalousait tous les amis de son frère. Et, depuis quelques mois, il jalousait surtout cette inconnue qu'il avait devinée dans l'existence de son frère, sans cependant pouvoir soupçonner qui elle était. Le marquis gardait trop bien son secret.

Honoré toucha la main du marquis, elle était presque froide.

— C'est fini, il meurt... Je n'ai plus rien à craindre, murmura-t-il.

Mais soudain, l'œil gauche de Jean, fermé jusqu'alors, s'entr'ouvrit, ses lèvres remuèrent lentement. Honoré se pencha :

— Frère, je suis là.

Jean le regarda, comme stupéfait. Il articula péniblement :

— Brettecourt ?

Un dernier souffle de vie le ranimait.

— Brettecourt est parti, dit fort naturellement Honoré.

Jean contempla son frère une minute. Et il vit une belle affection sur son visage que, plein de confiance, il lui dit son secret. Dans cette minute de réflexion, il avait rassemblé toutes ses forces; mais ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'il prononça:

— Femme... Enfant... Lettre notre mère...

Il s'arrêta un peu. Honoré, lui serrant la main, compléta sa pensée :

— Tu as une femme, un enfant ?

— Oui, balbutia le marquis.

— Et tu as écrit une lettre à notre bonne mère pour lui avouer la vérité ?

— Oui.

— Où est cette lettre ?

— Mon... secrétaire... testament...

— Bien, frère! Compte sur moi, c'est moi-même qui remettrai ta lettre à notre mère.

— Ma femme... mon fils !... Je suis perdu... Je te les... recommande... à toi, et à Brettecourt...

Il s'arrêta encore. Honoré le crut mort ; mais il fit un dernier effort :

— Ma femme... ma mère chérie ...Dieu !... mon fils !... oui, un fils !

Un noble orgueil éclaira son visage. Et, dans la pensée de ce fils qu'il venait d'entrevoir, il mourut.

Honoré se recula. Cette mort, si dramatique, lui faisait peur, et aussi le danger qu'il avait couru. C'était encore plus grave qu'il ne l'avait cru. Un fils! Son frère laissait un fils!

Un moment, il fut comme effaré, au milieu de la chambre. Puis, assailli par une nouvelle crainte, il regarda la porte qui communiquait avec le petit salon.

Si Brettecourt ou le notaire étaient rentrés et avaient entendu ?... Mais non. La porte était toujours fermée, il était bien seul.

Sans réfléchir, il se précipita vers cette porte, et il allait l'ouvrir brusquement ; il perdait la tête. Mais quelqu'un veillait pour lui. Au moment même où il mettait la main sur la poignée, il se sentit enlevé, ramené en arrière, tandis qu'une voix basse murmurait:

— Monsieur oublie sans doute que cette porte ne doit pas avoir été fermée, et qu'il faut par suite la rouvrir bien doucement ?

Honoré reconnut Guépin, et un grand froid le parcourut tout entier. Cet homme avait-il assisté aux derniers moments de son frère ? Avait-il entendu ses dernières paroles ?

Guépin devina sa pensée ; et il parla aussitôt pour ne pas lui laisser de doute :

— Monsieur a agi prudemment en fermant cette porte... Si on avait entendu...

— Par où donc êtes-vous venu ? interrogea Honoré, avec une nuance de colère.

— L'escalier de service mène directement dans le cabinet de toilette, répondit Guépin sans se troubler.

— C'est bien, retirez-vous dans ce cabinet.

— Pas avant d'avoir ouvert la porte du petit salon. Monsieur est troublé ; il n'aurait pas la main aussi sûre que la mienne pour ne pas faire de bruit.

Et Guépin ouvrit, en effet, le battant, sans que le moindre bruit eût été entendu. Puis il repassa devant Honoré et lui jeta un regard familier. Ce n'était plus un domestique, c'était un complice.

Dès que Guépin eut disparu, Honoré se précipita vers le salon, souleva la portière, et se montra, le visage en pleurs.

— Messieurs, dit-il, d'une voix étouffée, mon frère vient de rendre sa belle âme à Dieu !

Et il retourna auprès du lit, se mit à genoux et cacha son visage en sanglotant. Déjà, Brettecourt, le notaire et le médecin l'avaient rejoint. Brettecourt et le notaire s'étaient agenouillés comme lui. Le médecin constatait la mort.

— C'est bien fini, dit-il.

Pendant quelques instants, il régna un grand silence, qu'interrompaient seulement les sanglots entrecoupés de Brettecourt. Le malheur causé par lui était irréparable. Son ami était mort, emportant son secret dans la tombe. Il ne lui restait qu'un espoir, c'est que peut-être Villepreux avait pu donner quelques indications à son frère ; peut-être avait-il parlé à voix basse ? Il osa lui demander :

— N'a-t-il rien dit ?... N'a-t-il pas prononcé un nom dans cette minute suprême ?

Honoré trembla, très choqué qu'on se permît de lui poser une question dans un semblable moment ; mais il daigna répondre :

— Il n'a pas même repris connaissance.

Puis il retomba dans sa pose larmoyante, affectant une telle douleur que le médecin, qui le connaissait cependant de longue date, s'y laissa tromper.

— Je n'aurais pas cru qu'il aimât son frère à ce point, dit-il à Florimont.

Brettecourt, lui, n'avait plus le courage de regarder son ami ; il était presque étendu à terre, la tête appuyée contre le bois de lit, semblable à un chien fidèle ; et, par moments, des accès de douleur plus violents le secouaient tout entier.

Bientôt, on entendit des pas dans le grand escalier et l'escalier de service. La nouvelle s'était vite répandue dans l'hôtel ; Guépin avait raconté que, comme il attendait à la porte, M. Honoré la lui avait annoncée. Et tous les domestiques accouraient. Plusieurs d'entre eux, vieux serviteurs de la famille qui avaient vu mourir le mari de la marquise, regrettaient qu'on ne les eût pas appelés plus tôt ; ils auraient voulu assister, agenouillés, ne fût-ce que de loin, aux derniers moments du marquis. Et tous s'agenouillèrent, dans le petit salon, rangés en cercle, et prièrent pour ce maître qui était bon et qu'ils avaient aimé ; mais ils regardaient avec une certaine inquiétude le nouveau marquis de Villepreux ; seraient-ils heureux, sous lui, et traités avec une bienveillance familiale, comme sous son frère ?

Quant à Guépin, il donait les signes d'un violent désespoir. Il ne cessait de répéter :

— Mon maître !... mon bon maître !... Je l'aimais tant !... Je lui étais si dévoué !

C'était un nouveau venu dans la maison que ce Guépin, un domestique très moderne, qui tranchait sur les vieux serviteurs de famille. Naturellement on ne l'aimait pas beaucoup ; mais on s'inclinait devant lui, parce qu'il était le valet de chambre du maître. C'est la marquise qui l'avait presque imposé à son fils ; elle voulait que tout fût jeune autour de lui. Et Guépin, drôle cynique, était doué d'une telle puissance d'hypocrisie, qu'il avait persuadé à la marquise et à son fils qu'il leur était absolument dévoué. Tant de gens ne croient pas, ne peuvent jamais croire que le mal existe ! Et certes, dans toute cette assistance, personne n'avait le moindre soupçon du drame cruel qui s'était passé quelques minutes auparavant ; ce mourant confiant son secret au seul homme capable de le trahir, et devant le plus infâme des complices !

Honoré jugea que son explosion de douleur avait assez duré, et que, par suite, celle des assistants ne pouvait durer plus longtemps. Il lui tardait de se trouver seul, d'ouvrir ce secrétaire qu'il voyait dans le pénombre, entre les deux fenêtres, en face du lit de son frère. Il se releva, essuya ses larmes ; et, d'un geste, il renvoya les domestiques. Seul, Guépin demeura à l'entrée de la chambre. Puis, Honoré, s'adressant au notaire, au médecin, à Brettecourt, dit :

(*A suivre*). Pierre SALES.

Bâches toiles ET SACS